

Après la destruction de l'Empire, l'Europe centrale a perdu ses remparts. Après Auschwitz, qui balaya la nation juive de sa surface, n'a-t-elle pas perdu son âme ? Et après avoir été arrachée à l'Europe en 1945, existe-t-elle encore ?

Oui, sa création et ses révoltes indiquent qu'elle « n'a pas encore péri ». Mais si vivre veut dire exister dans les yeux de ceux qu'on aime, l'Europe centrale n'existe plus. Plus précisément : dans les yeux de son Europe aimée, elle n'est qu'une partie de l'Empire soviétique et rien de plus.

Et pourquoi s'en étonner ? Par son système politique, l'Europe centrale est l'Est ; par son histoire culturelle, elle est l'Occident. Mais puisque l'Europe est en train de perdre le sens de sa propre identité culturelle, elle ne voit dans l'Europe centrale que son régime politique ; autrement dit : elle ne voit dans l'Europe centrale que l'Europe de l'Est.

L'Europe centrale doit donc s'opposer non seulement à la force pesante de son grand voisin, mais aussi à la force immatérielle du temps qui, irréparablement, laisse derrière lui l'époque de la culture. C'est pourquoi les révoltes centre-européennes ont quelque chose de conservateur, je dirais presque d'anachronique : elles tentent désespérément de restaurer le temps passé, le temps passé de la culture, le temps passé des Temps modernes, parce que seulement dans cette époque-là, seulement dans le monde qui garde une dimension culturelle, l'Europe centrale peut encore défendre son identité, peut encore être perçue telle qu'elle est.

Sa vraie tragédie n'est donc pas la Russie, mais l'Europe. L'Europe, cette Europe qui, pour le directeur de l'agence de presse de Hongrie, représentait une telle valeur qu'il était prêt à mourir pour elle, et qu'il mourut. Derrière le rideau de fer, il ne se doutait pas que les temps ont changé et qu'en Europe l'Europe n'est plus ressentie comme valeur. Il ne se doutait pas que la phrase qu'il envoya par télex au-delà des frontières de son plat pays avait l'air désuète et ne serait jamais comprise.

Milan Kundera

Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale, Gallimard 2021.

Article paru en novembre 1983 dans *Le Débat* (n° 27). Écrit directement en français.

Remarques

En ce qui concerne la **grammaire** et la **syntaxe**, on peut dire que ce texte ne présente aucune difficulté, il suffit

- ✚ de bien maîtriser les spécificités de la phrase allemande, en particulier la place du verbe,
- ✚ de bien connaître les prépositions (emploi, cas).

En ce qui concerne le **lexique**, comme toujours, il convient, avant de traduire, de s'interroger sur le sens de ce que l'on a à traduire.

Quelques structures particulières

- ✚ **1-2** : *après Auschwitz ... n'a-t'elle pas... ?* Il faut faire en sorte qu'il n'y ait pas, du fait de la place du verbe, conflit entre énonciative et interrogative – rappelons brièvement que les interrogatives commencent soit par le verbe (*Kommst du morgen oder übermorgen ?*), soit par un mot interrogatif (*Wann willst du kommen ?*). Dans la phrase qui nous occupe, commencer par le complément de temps entraîne obligatoirement un conflit de structure.
- ✚ **2-3** : c'est exactement le même cas de figure.
- ✚ **12-13** : il faut toujours faire attention à la structure *non seulement ... mais encore*. C'est l'occasion de revoir la différence entre *aber* et *sondern*, pas toujours maîtrisée par les francophones.
- ✚ **16-25** : la traduction de *parce que* peut poser un problème dans la phrase allemande. *Weil* n'est, en théorie, pas impossible, mais attention à ce que pourrait entraîner la subordonnée (place du verbe). Si l'on emploie *weil*, il vaudra veiller à ne pas perdre le contrôle.

Quelques détails lexicaux

(Les numéros renvoient aux lignes)

1. À quoi sert un *rempart* ?
2. Sens de *balayer* ?
3. Que s'est-il passé en 1945, qui permette d'affirmer que l'Europe centrale a été *arrachée* à l'Europe ?

4. Pour l'utilisation des verbes *vivre* et *exister*, on peut renvoyer, par exemple, à Thomas Bernhard (1932-1989), qui ne se serait certainement pas fait que des amis dans les milieux écologistes, et qui affirme dans une longue variation sur sa haine de la campagne et de la nature : *Ich bin ein Stadtmensch und ich nehme die Natur nur in Kauf, das ist die Wahrheit. Ich existiere ganz gegen meinen Willen auf dem Land, das alles in allem immer nur gegen mich ist* (Wittgensteins Neffe. *Eine Freundschaft*, 1982). Notons cependant que le verbe *existieren*, qui possède chez Thomas Bernhard une connotation négative (simplement ne pas mourir, ou ne pas être mort), a dans ce texte de Kundera une résonance positive (ne pas être mort – pour les autres).
6. Que signifie ici le mot *empire* ? En quelle époque sommes-nous ? S'agit-il du même *empire* aux lignes 1 et 6 ?
9. *Être en train de* : idée de simultanéité, mais parfois aussi d'imminence.
12. L'adjectif *pesant*, si l'on tient compte de la situation et de la personne de l'auteur, est à prendre au sens moral.
13. Fin de *Ein Landarzt* (Kafka): *Einmal dem Fehlläuten der Nachtglocke gefolgt – es ist niemals gutzumachen*. Cela seulement pour mémoire, car il n'est pas certain que le verbe *gutmachen* puisse s'intégrer à notre contexte.
15. Sens de *désespérément* : quel est le verbe auquel il s'applique, quel est l'objet des tentatives ? Il faut souvent redire que l'on ne traduit pas des mots, mais du sens.
17. Sens de *garder* : si l'on ne trouve pas mieux, il suffit de s'interroger sur le sens – *garder*, c'est *avoir encore*. C'est moins précis, sans doute, mais cela évite la panne complète.
21. *Le directeur de l'agence de presse de Hongrie* : Milan Kundera fait ici référence au soulèvement populaire de Hongrie en 1956. Le message envoyé finissait ainsi : « Nous mourrons pour la Hongrie et pour l'Europe. » (Cité par Milan Kundera dans *Un Occident kidnappé*.)
24. Pourquoi cette phrase pouvait-elle sembler *désuète* ? Il faut se replacer mentalement dans le contexte. Peut-être peut-on trouver dans les termes de ce message, sans la critiquer ni la condamner, une certaine grandiloquence qui pourrait paraître d'une autre époque.

Lecture

Die Strahlen der habsburgischen Sonne reichten nach dem Osten bis zur Grenze des russischen Zaren. Es war die gleiche Sonne, unter der das Geschlecht der Trottas zu Adel und Ansehen herangewachsen war. Die Dankbarkeit Franz Josephs hatte ein langes Gedächtnis, und seine Gnade hatte einen langen Arm. Wenn eines seiner bevorzugten Kinder im Begriffe war, eine Torheit zu begehen, griffen die Minister und Diener des Kaisers rechtzeitig ein und zwangen den Törichteren zu Vorsicht und Vernunft. Es wäre kaum schicklich gewesen, den einzigen Nachkommen des neugeadelten Geschlechts derer von Trotta und Sipolje in jener Provinz dienen zu lassen, welcher der Held von Solferino entstammte, der Enkel analphabetischer slowenischer Bauern, der Sohn eines Wachtmeisters der Gendarmerie. Mochte es dem Nachfahren immer noch gefallen, den Dienst bei den Ulanen mit dem bescheidenen bei den Fußtruppen zu vertauschen: er blieb also treu dem Gedächtnis des Großvaters, der als einfacher Leutnant der Infanterie dem Kaiser das Leben gerettet hatte. Aber die Umsicht des kaiser- und königlichen Kriegsministeriums vermied es, den Träger eines Adelsprädikats, das genau so hieß wie das slowenische Dorf, dem der Begründer des Geschlechtes entstammte, in die Nähe dieses Dorfes zu schicken. Ebenso wie die Behörden dachte auch der Bezirkshauptmann, der Sohn des Helden von Solferino. Zwar gestattete er – und gewiß nicht leichten Herzens – seinem Sohn die Transferierung zur Infanterie. Aber mit dem Verlangen Carl Josephs, in die slowenische Provinz zu kommen, war er keineswegs einverstanden. Er selbst, der Bezirkshauptmann, hatte niemals den Wunsch gespürt, die Heimat seiner Väter zu sehen. Er war ein Österreicher, Diener und Beamter der Habsburger, und seine Heimat war die Kaiserliche Burg zu Wien. Wenn er politische Vorstellungen von einer nützlichen Umgestaltung des großen und vielfältigen Reiches gehabt hätte, so wäre es ihm genehm gewesen, in allen Kronländern lediglich große und bunte Vorhöfe der Kaiserlichen Hofburg zu sehen und in allen Völkern der Monarchie Diener der Habsburger. Er war ein Bezirkshauptmann. In seinem Bezirk vertrat er die Apostolische Majestät.

Er trug den goldenen Kragen, den Krappenhut und den Degen. Er wünschte sich nicht, den Pflug über die gesegnete slowenische Erde zu führen. In dem entscheidenden Brief an seinen Sohn stand der Satz: „Das Schicksal hat aus unserm Geschlecht von Grenzbauern Österreicher gemacht. Wir wollen es bleiben.“

Also kam es, daß dem Sohn Carl Joseph, Freiherrn von Trotta und Sipolje, die südliche Grenze verschlossen blieb und er lediglich die Wahl hatte, im Innern des Reiches zu dienen oder an dessen östlicher Grenze. Er entschied sich für das Jägerbataillon, das nicht weiter als zwei Meilen von der russischen Grenze stationiert war. In der Nähe lag das Dorf Burdlaki, die Heimat Onufrijs. Dieses Land war die verwandte Heimat der ukrainischen Bauern, ihrer wehmütigen Ziehharmonikas und ihrer unvergeßlichen Lieder: es war die nördliche Schwester Sloweniens.

Joseph Roth (1894-1939), „Radetzky marsch“ (1932)

Proposition de traduction

Nach der Zerstörung des Reichs verlor Mitteleuropa seinen Schutzwall. Hat es nicht auch nach Auschwitz, wo die jüdische Nation von der Bildfläche gefegt¹ wurde, seine Seele verloren? Und existiert es immer noch, nachdem es 1945 Europa entrissen² wurde?

Seine Gründung und seine Revolten zeigen ja, dass es noch nicht verloren³ ist. Wenn aber leben bedeutet, dass man in den Augen geliebter Menschen existiert, dann existiert Mitteleuropa nicht mehr. Genauer gesagt: in den Augen seines geliebten Europas ist es nur noch ein Teil des sowjetischen Imperiums, weiter nichts⁴.

Warum sollte man sich wundern⁵? Hinsichtlich seines politischen Systems gehört Mitteleuropa zum Osten; hinsichtlich seiner kulturellen Geschichte gehört es zum Westen⁶. Da jedoch Europa im Begriff ist, die Bedeutung seiner eigenen kulturellen Identität zu verlieren, sieht es in Mitteleuropa nichts anderes als sein politisches Regime⁷; anders gesagt: es sieht in Mitteleuropa nur Osteuropa.

¹ *ausgelöscht wurde*

² *... aus Europa herausgerissen wurde.*

³ *untergegangen ist.*

⁴ *nichts anderes / sonst nichts.*

⁵ *Was Wunder? / Warum / weshalb sollt es erstaunen?*

⁶ *On peut aussi employer in Bezug auf + accusatif.*

⁷ *als dessen politisches Regime.*

Mitteleuropa muss sich also nicht nur der erdrückenden Kraft⁸ seines großen Nachbarn⁹ widersetzen, sondern auch der immateriellen Kraft der Zeit, die unwiederbringlich¹⁰ die Epoche der Kultur hinter sich lässt. Deshalb besitzen die mitteleuropäischen Revolten etwas Konservatives, ich möchte fast sagen etwas Unzeitgemäßes¹¹: sie bemühen sich unter Aufbietung aller Kräfte¹², die vergangene Zeit¹³ wiederherzustellen, die vergangene Zeit der Kultur, die vergangene Zeit der Moderne, denn allein in dieser Zeit, allein in einer Welt, die eine kulturelle Dimension wahrt, kann Mitteleuropa noch seine Identität verteidigen und auch so wahrgenommen¹⁴ werden, wie es ist.

Seine wahre Tragödie ist also nicht Russland, sondern Europa. Europa, dieses Europa, das für den Leiter der ungarischen Presseagentur einen solchen Wert darstellte, dass er bereit war, dafür zu sterben – und tatsächlich dafür starb. Hinter dem Eisernen Vorhang hatte er nicht geahnt, dass die Zeiten sich geändert hatten, und dass Europa nun in Europa nicht mehr als ein Wert empfunden¹⁵ wird. Er hatte nicht geahnt, dass der Satz, den er per Telex über die Grenzen seines flachen Landes schickte, überholt¹⁶ wirkte und niemals verstanden werden sollte¹⁷.

Milan Kundera, *Wie der Westen gekidnappt wurde, oder die Tragödie Mitteleuropas*.

⁸ *der bedrückenden / lastenden / beklemmenden Kraft.*

⁹ *des Nachbars: selten. Der Nachbar wird in der Regel schwach gebeugt.*

¹⁰ *Unwiderruflich – attention à wider (unwiderruflich) et wieder (unwiederbringlich).*

¹¹ *haftet den mitteleuropäischen Revolten etwas Konservatives, ich möchte fast sagen etwas Unzeitgemäßes, an: ...*

¹² *mit letzter Kraft / mit allen Kräften / unter riesigem / gewaltigem / höchstem Kraftaufwand.*

¹³ *die Vergangenheit.*

¹⁴ *verstanden.*

¹⁵ *aufgefasst.*

¹⁶ *altmodisch.*

¹⁷ *L'emploi de sollen permet ici d'éviter la juxtaposition de deux auxiliaires werden, le premier pour le passif et le second pour le futur, würde (expression du futur dans le passé).*